



Paul Darblay (1825-1908)



Aimé Morot, Paul Darblay, huile sur toile, 1901, coll. famille Darblay, repr. Inventaire général, Région Ile-de-France, ADAGP.

Les façades prestigieuses de la papeterie Darblay se reflètent encore dans les eaux de l'Essonne, fragiles, isolées – un décor de théâtre, soutenu par de solides étais métalliques – qui attendent une possible valorisation au sein d'un vaste programme de reconquête immobilière. Voici le dernier témoignage de cette grande usine, définitivement éteinte en 1996, dont l'histoire plonge ses racines au XV^e siècle. Idéalement placée aux portes de l'immense marché parisien du livre et de la presse, elle était devenue la première papeterie de France vers 1850, d'Europe et probablement du monde vers 1900. En contrepoint d'un inventaire du patrimoine avant démolition, l'opportunité était offerte de mieux connaître les acteurs de cette histoire industrielle.

Quelques noms se distinguent : Léger Didot (directeur de 1789 à 1809), Nicolas-Louis Robert (inventeur en 1798 de la machine à fabriquer le papier en continu, innovation décisive de la révolution industrielle papetière), Walter de Saint-Ange (concepteur de roues hydrauliques et professeur à l'École centrale des Arts et Manufactures), Amédée Gratiot (directeur en 1840), Morny ou Louis Hachette (principaux actionnaires à la veille du Second Empire). Mais l'offensive la plus fructueuse fut menée par Paul Darblay, ingénieur des Arts et Manufactures (1847) et entrepreneur, maître des lieux entre 1867 et 1906. Plusieurs nécrologies, nécessairement hagiographiques et non moins sincères, furent accordées au personnage, jamais dissocié de son usine : « *Si vous suivez, un soir, sous un beau ciel, à l'heure où les lumières s'allument sur terre, la jolie*

route qui va de Ballancourt par Mennecey à Corbeil (...) jetez un regard sur la vallée de l'Essonne (...). Dans le crépuscule vous apercevez des masses noires profondes et larges, considérables, qui peu à peu se pointent de clartés ; un bruit sourd et continu, comme celui de masses en mouvement, monte de ce large pli de terrain, des filets de vapeur percent l'air, dissipant leurs panaches blancs dans la nuit qui tombe : c'est le domaine d'une famille de géants » (A. Faillot, La Papeterie, 10 sept. 1908). À défaut de pouvoir, à ce stade de la recherche, saisir tout à fait l'individu derrière le personnage public, on tentera de restituer son parcours et d'apprécier la cohérence de son action, replacée dans l'évolution de la branche papetière.

L'héritier et l'ingénieur

Paul Darblay est né le 12 avril 1825 à Étampes. Son père, Aimé Stanislas Darblay, dit Darblay jeune (1794-1878), maître de poste et minotier, avait épousé en 1822 Pauline Mainfroy (1804-1876), fille du propriétaire des grands moulins d'Étampes ; elle lui offrit également deux filles. L'origine de la fortune familiale, ancrée dans le commerce et la transformation des grains, revient à la génération précédente. Le grand-père Simon fut aubergiste, meunier et Maître de poste à Étrechy. L'ascension date de la période révolutionnaire avec l'acquisition, en l'an III, du moulin de Chagrenon et, en l'an X, des propriétés du Maître de la poste aux chevaux d'Étrechy. En 1816, Simon Darblay est révoqué de sa charge pour bonapartisme – origine d'un profond engagement familial, on le verra. La même année, ses deux fils, Aimé-Stanislas et son aîné Auguste-Rodolphe

(qui, dès 1802, avait épousé la fille d'un meunier d'Étampes, Louise Conty) forment la société « Darblay frères » qui reprend l'activité paternelle de meunerie et de négoce en grains, portée par la proximité du vaste marché parisien, au cœur d'une région singulièrement riche en céréales et en moulins.

Dans un premier temps, le commerce des grains demeure la principale priorité : en 1822, l'année du mariage d'Aimé-Stanislas, les frères Darblay perfectionnent le moulin de Chagrenon, mais construisent surtout, à Étampes, le « grenier d'abondance », leur grand magasin à grains (42 x 15 m, 9 planchers, 10 croisées par étage). En 1827 et 1828, Aimé-Stanislas Darblay est l'acheteur spécial et unique des subsistances pour l'armée : « *M. D. entraîné par les mêmes causes que l'administration, opéra, en même temps pour son propre compte ; la hausse prévue survint, les bénéfiques sur ces achats furent considérables* » (Lami, Dictionnaire de l'industrie et des arts industriels, t. 4, 1884, p. 17). Dans un second temps, une politique ambitieuse de rachats de moulins, d'innovation technique et d'innovation commerciale permet aux frères Darblay de s'élever au rang de premiers minotiers français. C'est d'abord, en 1830, la location à Corbeil des grands moulins appartenant aux Hospices de Paris : ici, dès 1835, ils naturalisent le système de mouture « à l'anglaise » (à l'américaine, introduit en France par l'intermédiaire de l'Angleterre) consistant à mécaniser l'ensemble du moulin. Surtout, ils innovent en remplaçant, dans le nouveau système de mouture, les traditionnels engrenages par des courroies. C'est le début du « système Darblay ». Les farines de qualité supérieure, bientôt

vendues sous le nom de « Six Marques » (association de minotiers autour des Darblay), irriguent le marché parisien par la formule du contrat passé avec chaque boulanger. En 1840, Aimé-Stanislas, désormais associé à son gendre Béranger, acquiert, après d'autres minoteries, les moulins de la Réserve à Corbeil, et confert une puissance inégalée aux moulins de Saint-Maur (40 paires de meules, 4 turbines Fourneyron), finalement acquis en 1849. C'est ici, dans ce moulin moderne, que Paul Darblay exerça ses premiers talents d'ingénieur.

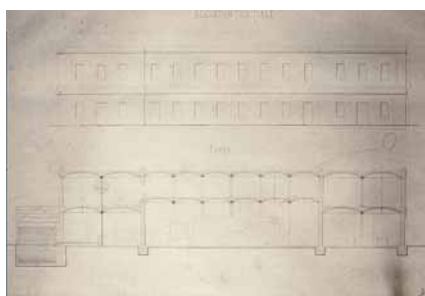
Après des études au collège d'Étampes et au lycée Henri IV, Paul Darblay avait été admis à l'École Centrale en 1844. Le sujet du concours, en 1847, est une papeterie. Comme tous les candidats, il s'inspire largement des traités récents (Anselme Payen, Jean-Baptiste Dumas), mais ses choix sont résolument modernes : il reprend les proportions et l'organisation des grandes filatures à l'anglaise (on songe la filature d'Essonnes) et prône l'usage précoce d'une élévation à armature métallique, référence probable aux nouveaux moulins de Corbeil établis par son père. L'ingénieur, âgé de 22 ans, est alors désigné comme « chimiste ». Il obtient sa licence en droit la même année. Mais la première carrière de Paul Darblay est d'abord celle d'un minotier. Le 4 décembre 1848, le jour même de son mariage avec Lucie-Pauline Bourgeois (1829-1898), née à Rambouillet et fille de Charles-Germain Bourgeois (régis-



Papeterie d'Essonnes, façade de la « nouvelle usine » (Jules Denfer et Paul Friesé architectes), après 1884. Cl. Philippe Ayrault, Inventaire général, Région Ile-de-France, ADAGP, 2004.



Alfred Loudet, Aimé-Stanislas Darblay, huile sur toile, s.d., coll. famille Darblay, repr. Inventaire général, Région Ile-de-France, ADAGP.



Paul Darblay, Elévation principale d'une papeterie, concours de l'école Centrale, 1847 (coll. Ecole Centrale, cl. Louis André).

seur économiste de la ferme nationale de Rambouillet, issu d'une famille de cultivateurs de la Beauce), il entre dans l'association verbale formée par son père avec son beau-frère Alphonse-Mathurin Béranger, époux de sa sœur Virginie en 1841, lui-même associé le jour de son mariage. Son rôle dans la société consiste, d'abord, à suivre l'évolution de la technique meunière et à l'appliquer à la modernisation des moulins familiaux : Corbeil, Essonne et Saint-Maur, en 1849-1850 (équipé de turbines Girard, manifestes de modernité hydraulique). Au début du Second Empire,

les Darblay consacrent leur position dominante sur le marché parisien et entreprennent la conquête de marchés internationaux : en 1857, ils contrôlent, avec les familles Alatini et Modiano, les Moulins de Salonique et fondent, en 1859, avec les Pastré de Marseille et d'Alexandrie, la Société anonyme des moulins d'Égypte. Paul Darblay est membre du conseil d'administration.

Le choix de la papeterie

Pourquoi, dès lors, racheter la papeterie d'Essonne et s'investir massivement dans son développement ? La rupture de 1867 est radicale. Elle s'explique, à l'évidence, par la proximité géographique de la grande usine avec les moulins Darblay, dans la basse vallée de l'Essonne. Ici, dès sa jeunesse, Paul Darblay avait pu suivre les progrès des papeteries d'Écharcon (établie en 1825 sur le modèle anglais) et d'Essonne (reprise en 1835). Deuxième raison :

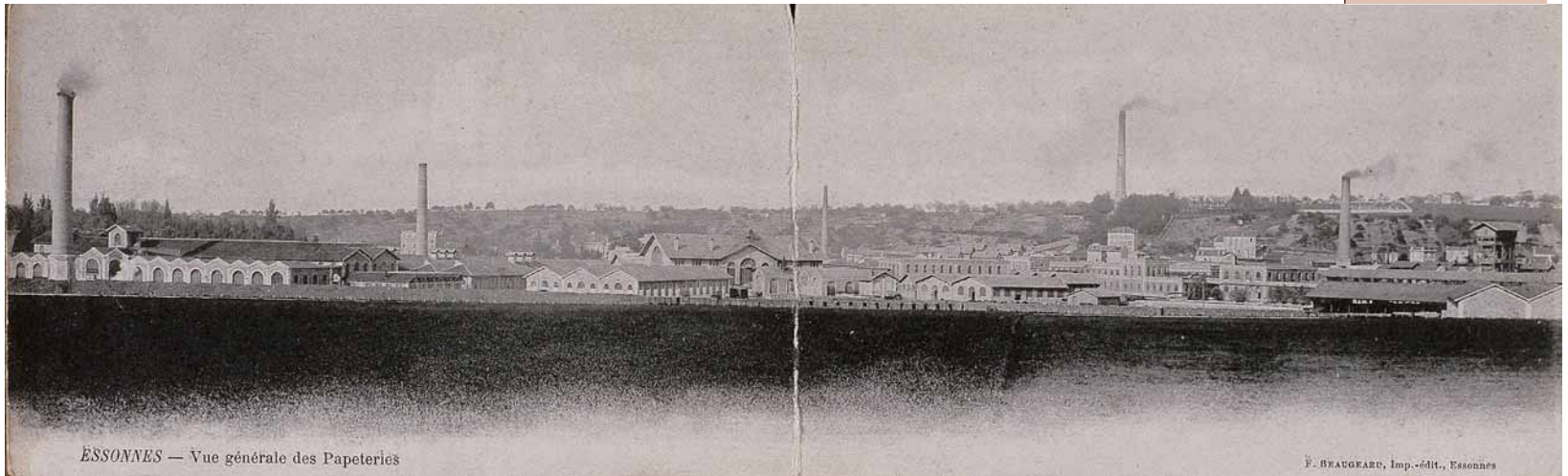
la papeterie d'Essonne figure parmi les grandes affaires du Second Empire, avec pour principaux actionnaires le Duc de Morny et Louis Hachette. Aimé-Stanislas Darblay, bonapartiste convaincu et député de Seine-et-Oise de 1852 à 1870, en était devenu actionnaire dès 1853, administrateur en 1857, puis administrateur délégué en 1859-1860. Tous sont étroitement liés au « milieu » des grands notaires parisiens : Louis Hachette entretient des liens familiaux et d'affaires avec les Bréton, les Templier et Fourcault de Pavant. Le beau-frère et associé de Paul Darblay, Alphonse-Mathurin Béranger, est lui-même frère de notaire, et beau-frère d'Aumont-Thiéville, notaire familial des Darblay.

Troisième raison : dès 1865, les Darblay doivent intervenir pour sauver la papeterie de la faillite (ouverture avec Hachette d'un crédit de 220 000 fr.). Jusqu'ici, Aimé-Stanislas Darblay ne s'était intéressé à la société que par simple opportunité financière. L'intervention de Paul Darblay fut alors décisive : c'est lui qui, le 2 juillet 1867, prit la décision de racheter la société en faillite. Un rachat source de polémiques abondamment relayées par la presse. La mise à prix avait été fixée à un million de francs, pour une valeur estimée à sept ! Des actionnaires accusent Paul Darblay d'avoir récupéré la papeterie à bon compte : la première et seule enchère fut celle des papetiers francs-comtois Outhenin-Chalandre, sur lesquels Darblay avait surenchéri du 10^e (soit 1,1 million de francs), suivant la possibilité laissée par la procédure. Darblay se défend : l'adjudication est légale, il a sauvé la papeterie.

La stratégie est claire, préméditée : il faut diversifier la production des pâtes,



Bertrand, Machine à papier de MM. Darblay père et fils à l'Exposition universelle de 1889, dans Julien Turgan, *Les Grandes usines*, 1889, coll. famille Darblay, repr. Inventaire général, Région Ile-de-France, ADAGP.



ESSONNES — Vue générale des Papeteries

F. BRADGARD, Imp.-édit., Essonne

La papeterie d'Essonne vers 1900, carte postale, A.D. Essonne, 2Fi052, repr. Inventaire général, Région Ile-de-France, ADAGP.

se lancer dans la transformation des succédanées du chiffon. Dès 1867, avant même la création de la nouvelle société (le 26 novembre 1868), il fait élever une grande unité de fabrication de pâte de paille, élégante et fonctionnelle, conçue par l'ingénieur centralien Jules Denfer (1838-1914). L'investissement est possible notamment grâce à la vente, dès 1864, des moulins de Saint-Maur (3 280 000 francs).

Mais le véritable élan est pris au début des années 1880. Paul Darblay élabore une stratégie de monopole : il s'agit de livrer la presse parisienne, nouvellement équipée de rotatives Marinoni (propriétaire du « Petit Journal » en 1882). Dès le décès de son père, en 1878, il avait souhaité vendre les Grands Moulins de Corbeil et abandonner la meunerie. Ce fut chose faite en 1881, après l'achèvement d'un programme de construction (deuxième moulin de Jules Denfer, 40 paires de meules.). Les neuf millions de francs de la vente semblent avoir été intégralement réinvestis dans la papeterie. Deux sociétés en nom collectif furent créées le 2 janvier 1882 : d'une part la société « Darblay et Béranger » (la marque avait été vendue), pour toutes les opérations commerciales, sauf la papeterie ; d'autre part « Darblay, père, fils et Béranger », au capital de neuf millions de francs.

L'organisme se déploie, bientôt gigantesque, toujours à la pointe de l'innovation papetière : à Essonne, sont installées une usine de pâte de bois au bisulfite (la première ou la deuxième en France, dès 1882) puis une usine de pâte de bois mécanique mue par la vapeur (1893-1894). Entre 1884 et 1906, Paul Darblay avait fait construire, en plu-

sieurs phases, une « nouvelle usine », vaste unité de fabrication de papier impression-écriture dont les façades prestigieuses, destinées à ravir le regard des nombreux visiteurs de la papeterie, peuvent être attribuées à Jules Denfer (1861) et à son associé, l'architecte Paul Friesé (1851-1883), qui signèrent ensemble, en 1889, l'habitation du directeur. Elle était complétée par le Port des Bas-Vignons sur la Seine relié à l'usine principale par un tunnel.

Vers 1900, l'usine employait 2 500 personnes, pour un chiffre de vente de 23 millions de francs (le premier concurrent français n'atteignait que huit millions). Elle fournissait alors le Petit Journal et le Petit Parisien qui tiraient quotidiennement à plus d'un million d'exemplaires. L'empire s'était encore étendu, en 1882-1884, avec la construction d'une usine de pâte chimique à Woerl en Tyrol (concentration horizontale) et la reprise en 1894 des ateliers de Chantemerle pour la construction de machines à papier et de turbines hydrauliques (concentration verticale).

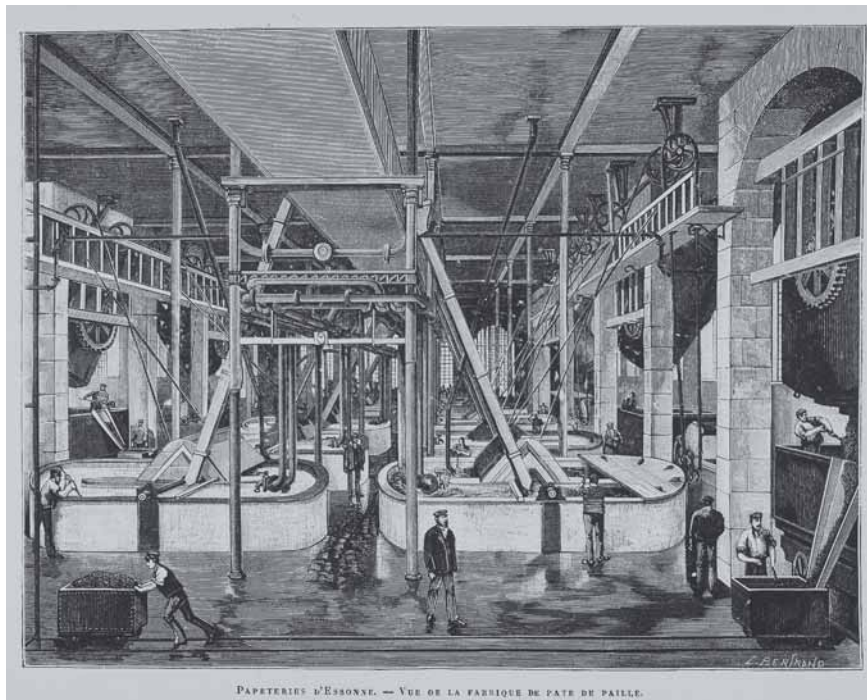
La part personnelle de Paul Darblay dans cette réussite est reconnue.

Comment choisit-il de s'entourer ? La direction fut toujours très réduite. Les premiers directeurs sont inconnus : en 1867, Paul Darblay ne conservait ni Amédée Gratiot ni Chevrant, directeur de la fabrication. Le recrutement de gadz'arts semble privilégié, non celui de Centraliens. Un choix d'Eugène Warin (directeur en 1872, ancien élève de l'École des Arts-et-Métiers de Chalon) autant que de Paul Darblay sans doute ; un choix logique aussi, l'usine ayant d'abord besoin de chefs d'ateliers. La logique dynastique de ce « patronat classique » pré-

vaut : Aimé Darblay (1854-1899), le fils aîné, sans formation d'ingénieur, fut intéressé à l'entreprise dès 1879. À l'image de son père, il lui donna tout son temps. En 1881, il touchait 10 % des bénéfices, puis un tiers, avant d'être pleinement associé en 1887. À la mort d'Alphonse Béranger, en 1884, ses héritiers cédèrent à Paul Darblay leurs droits dans la société (13 999 000 francs). Paul et Aimé Darblay étaient devenus les seuls maîtres de la papeterie.

L'industriel et le propriétaire

Ainsi, le meunier devenu papetier avait-il su, avec constance et habileté, consolider dans l'industrie une fortune issue du négoce. Le capitalisme traditionnel, familial, s'était marié à l'efficacité technique de l'ingénieur pour atteindre des sommets financiers. Censeur de la Banque de France après son père et son oncle Béranger, cette charge valait à la famille de figurer parmi les « 200 familles ». À son décès, survenu le 29 août 1908 en sa villa de Dinard, il détenait une fortune évaluée à 61 millions de francs, dont 40 % pour la papeterie (Essonne, Écharcon, Moulin-Galant, moulins à pâtes d'Ormoy, des Rayères, d'Angoulême) et l'atelier de mécanique de Chantemerle. L'essentiel demeurait son outil de travail : les actions et obligations (chemin de fer, bons du trésor, peu d'actions de journaux consommateurs de papier) ne représentaient que 16 % du total. Il avait assurément, comme son fils unique décédé en 1899, dédié sa vie à l'usine. On mesure la fierté de l'industriel, lors de l'Exposition universelle de 1889, qui pouvait exposer une grande machine à papier couplée à une rotative Marinoni.



Bertrand, Papeterie d'Essonnes, vue de la fabrique de pâtes de paille, dans Julien Turgan, *Les Grandes usines*, 1889, coll. famille Darblay, repr. Inventaire général, Région Ile-de-France, ADAGP.

L'attachement à l'usine s'accompagnait d'un solide ancrage territorial. Fort de ses succès sur le marché parisien du papier journal, il avait multiplié les acquisitions foncières après 1888. Certes, il achetait deux villas, à Dinard et à Nice, faisait construire à Paris, en 1899, sur les plans de Paul Friesé, un immeuble de rapport à l'angle de la rue de Berri et de l'avenue des Champs-Élysées. Mais il étendait toujours plus loin ses possessions en Essonne, vers Étiolles, Tigery et Saint-Pierre-du-Perray, il augmentait les domaines familiaux de Saint-Germain-lès-Corbeil et d'Écharcon, sur les communes avoisinantes de Vert-le-Petit, Vert-le-Grand, Fontenay-le-Vicomte, Mennecy et Lisses : « *Pour Écharcon, comme pour Saint-Germain, M. Paul Darblay s'est appliqué pendant toute sa vie, à agrandir et à compléter la propriété par des acquisitions et des échanges nombreux. Il attachait même tant d'importance à la constitution de ces domaines que très souvent, ses achats ont été faits à des prix visiblement supérieurs aux prix normaux et réels* ». Voici les dépenses principales. On ne lui connaît pas de passion ou de fantaisie onéreuse. Point de meubles anciens, peu de tableaux. On ne peut étudier ses intérêts culturels, le contenu de la vaste bibliothèque de son château de Saint-Germain-lès-Corbeil, singulièrement, n'étant pas connu.

Son père, sous le Second Empire, avait été un homme de réseau, influent. Sous la République, les opinions de Paul Darblay l'écartèrent des responsabilités politiques nationales. Chevalier de la Légion d'Honneur en 1867, officier en 1894 (parrainé par Marinoni), il se vit refuser en 1900 le grade de commandeur pour ses opinions « réactionnaires ». Le préfet de Seine-et-Oise notait à son égard en 1896 : « *conservateur résolu, autoritaire, adversaire de nos institutions* ». Ici encore, son implication demeura locale. Les nécrologies mentionnent ses œuvres pour les ouvriers. Il fut maire de Corbeil de 1858 à 1878 puis de Saint-Germain à la mort de son père. Bonapartiste sous la République, il fut ingénieur et industriel avant tout. ■

Louis André

*Maître de conférences à l'Université
Rennes 2 – EA 1279*

Nicolas Pierrot

*Ingénieur chargé du
patrimoine industriel,
Région Ile-de-France,
service Patrimoines et inventaire*

Sources et bibliographie indicatives

École centrale des Arts et Manufactures, dossier « Paul Darblay, promotion 1847 » (remerciements à Yves Jouan).

Archives Paul Friesé (remerciements à Yves Bayard et Brigitte Schoendoerffer).

AD 91, fonds 3 J « papeterie d'Essonne », et 78 J fonds Darblay.

Louis André, « Une révolution de papier. Le papier et la «seconde révolution du livre» », *Revue française d'histoire du Livre*, n° 106-09, 2000, p. 219-230.

Louis Bergeron, « Permanences et renouvellement du patronat », dans Yves Lequin (dir.), *Histoire des Français, XIX^e-XX^e siècles*, t. 2, « La société », Paris, Armand Colin, 1983, p. 241-243 ; id., « Une nouvelle forme de capitalisme : le négoce et l'industrie des grands produits de consommation en France au XIX^e siècle », dans Paul Bairoch et Anne-Marie Piuze (dir.), *Les passages des économies traditionnelles européennes aux sociétés industrielles*, Droz, 1985, p. 195-209.

Nicolas Pierrot et Louis André, « La papeterie d'Essonnes », *L'archéologie industrielle en France*, n° 47, déc. 2005, p. 14-23.